

composer un remède contre la goutte. Et d'en confier aux matelots le procédé: «On pile les nopals, les cochenilles, la vanille et le jalap tous ensemble dans un grand mortier d'argent, on le fait bouillir, on en donne le jus à la dose d'une once au malade et on en fait des cataplasmes dont on lui enveloppe les pieds.»

En réponse aux pressantes demandes de son auditoire et donnant l'air de se faire prier, il ajouta, comme pour accréditer ses dires: «Il y entrait aussi du baume de la Mecque, de l'encens, de l'or en poudre, de l'argent en feuilles» et, à demi-voix mais de manière à être bien entendu, «du linge béni qui avait touché les reliques de Santo Torribio, puis quelques mots latins pour rendre la recette on ne peut plus respectable». Thiéry de Menonville était ravi: «Les matelots ébaubis demeurèrent convaincus de l'innocence de mes intentions et de l'efficacité de mon remède.»

Débarqué le 4 septembre à la pointe nord-ouest de Saint-Domingue à cause du mauvais temps, il ne parvint que le 25 à Port-au-Prince avec son précieux chargement.

L'ACCLIMATATION DE LA GRANA A SAINT-DOMINGUE

Ayant été informé du succès de l'entreprise de Thiéry de Menonville, l'État lui accorda le titre de botaniste du roi avec 6000 livres tournois de traitement annuel, tandis que les administrateurs de l'île lui concédaient un terrain pour établir une nopalerie. Sans perdre de temps, il acclimata le nopal et la cochenille fine, tout en menant des essais sur la cochenille sauvage, ou sylvestre, ainsi que sur une cochenille indigène, découverte après son retour.

Le 12 mai 1779, il adressa des insectes de diverses qualités à Macquer, devenu commissaire du Bureau du commerce pour la chimie et directeur des teintures à la manufacture royale des Gobelins. Après avoir effectué des essais de teinture et comparé les résultats avec un échantillon teint à la cochenille fine «du commerce», Macquer estima que ce dernier avait plus d'éclat que celui teint avec la cochenille de Thiéry de Menonville, mais qu'il en serait autrement dans quelques années, quand il aurait perfectionné cette culture et obtenu une cochenille en grains aussi gros que celle du Mexique. Il ajouta: «Cet objet étant un des plus importants pour notre commerce et nos manufactures, je pense qu'on ne peut trop encourager M. Thiéry à donner tous ses soins à la culture si bien commencée.»

Ayant reçu le titre de correspondant de l'Académie des sciences, le prix d'émulation et une indemnité pour couronner ses travaux, Thiéry de Menonville poursuivit son entreprise. Mais au début de l'année 1780, il fit état de son découragement: «plusieurs maladies» avaient altéré sa santé et il était l'objet de

calomnies qui le déshonoraient «aux yeux de tous les gens de lettres». Des rumeurs l'accusaient d'avoir volé la cochenille et le nopal mexicains, d'avoir abusé les cultivateurs locaux. Il s'en défendit avec véhémence dans les dernières pages de son récit: «Dérober la cochenille eut été suivant moi une bassesse et une injustice sociale à l'égard du cultivateur dont j'aurais expoli le jardin, c'est ce que j'ai toujours voulu éviter, et je crois y avoir réussi, car en l'achetant je n'ai fait tort qu'à la nation de chez qui je l'emportais, je me suis à ce moment considéré moi-même comme une autre nation à laquelle la nature avait donné les mêmes prérogatives et les mêmes droits à ses faveurs.» Si «larcin» il y eut, ce ne fut donc qu'au détriment de la couronne espagnole.

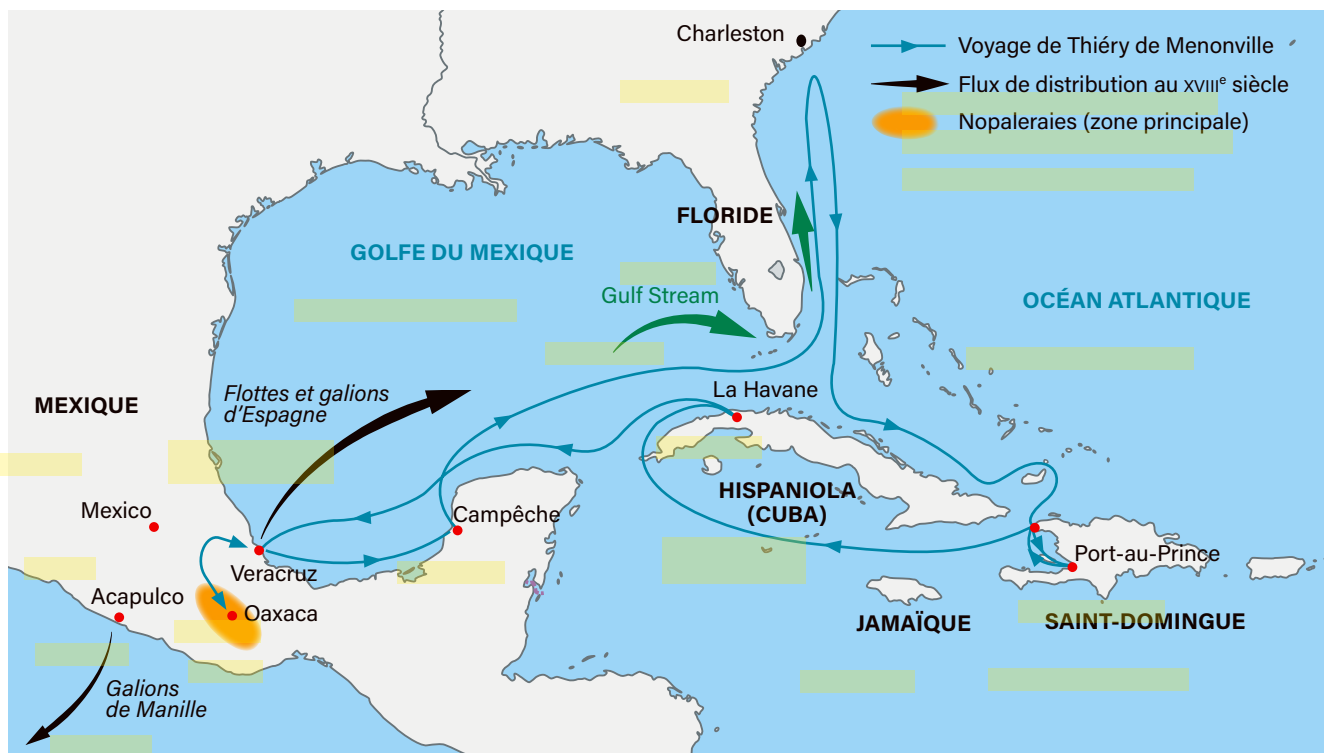
Face à ces rumeurs et estimant que le pouvoir central ne le soutenait pas, il considéra que sa mission était finie: «Je n'ai plus rien à faire ici.» Qu'il se soit agi de malveillance, de jalousie ou de vengeance à l'encontre d'un homme voué à sa passion, sans concession, qui refusait les conventions sociales de la vie mondaine locale, l'amertume de Thiéry de Menonville était profonde. Des «fièvres malignes» mirent fin aux tourments du botaniste, qui mourut à Port-au-Prince le 6 août 1780 à l'âge de 41 ans. Son aventure et



Thiéry de Menonville mourut à 41 ans, malade et déshonoré, accusé d'avoir volé la cochenille

les causes de son échec relatif auraient été oubliées sans le travail d'édition mené à Saint-Domingue par le Cercle des philadelphes, académie scientifique et médicale fondée en août 1784 au Cap-Français (aujourd'hui Cap-Haïtien) sur le modèle des académies royales de province en métropole.

Après la tentative de Thiéry de Menonville, d'autres savants et administrateurs prirent le relais. Ce fut le cas d'Augustin-Jean Brulley. Nommé à Saint-Domingue en août 1780, cet officier de justice, futur commissaire de la République, le fit avec d'autant plus d'intérêt qu'il avait aussi adressé, vers 1775, un mémoire



Le périple de Thiéry de Menonville vers les nopaleraies d'Oaxaca, au Mexique, débuta à Port-au-Prince le 21 janvier 1777. Si la mer fut clémente à l'aller, lui permettant d'accoster à Veracruz le 25 mars, le retour à Port-au-Prince, du 8 juin au 25 septembre, fut plus chaotique. De violentes tempêtes et de puissants courants détournèrent son navire jusqu'aux abords de Charleston, en Floride.

à Sartine proposant l'acclimatation de la *grana* à Saint-Domingue. Ayant repéré des nopals mieux adaptés à son projet, mais situés dans la partie espagnole de l'île, il reproduisit, pour s'en emparer, le « périlleux larcin » de Thiéry de Menonville, en échange de sucre, de café et de tafia. Il créa ainsi une immense nopaleraie de 4000 nopals, mais pour la seule cochenille sauvage, ou sylvestre, car la *grana fina* avait été perdue.

Cependant, les troubles qui aboutirent à l'indépendance d'Haïti, en 1804, mirent un terme aux résultats prometteurs de Brulley. Au XIX^e siècle, des Français et des Hollandais réactivèrent, loin du Nouveau Monde, le projet de Thiéry de Menonville, mais ce furent les Espagnols qui y parvinrent dans les Canaries à partir des années 1840, suivis des Français avec une production plus limitée en Afrique du Nord, avant que la *grana* ne soit concurrencée par les colorants de synthèse.

LA COCHENILLE, PORTEUSE DE SAVOIRS

À lui seul, l'épisode de Thiéry de Menonville nous aura entraînés de Paris à Port-au-Prince, Veracruz et Oaxaca. Mais menée sur la longue durée, la traque de la cochenille invite à suivre la construction d'un espace économique et relationnel à la dimension du monde, d'Oaxaca et Veracruz à Bassora en passant par Séville, Cadix, Marseille, voire Acapulco et Manille. Chemin faisant, elle invite également à retrouver les usages d'un insecte apprivoisé et éduqué en Amérique centrale par les peuples précolombiens, à retracer ses premières rencontres avec

les conquistadores espagnols, à débrouiller les controverses parfois entretenues sur la nature du produit, à décrypter les secrets, les interdictions et les dissimulations dont il a été l'objet, à reconstituer sa diffusion, à relever les techniques agricoles, artisanales, commerciales et bancaires ainsi que les hommes qui en ont été à l'initiative et les ont contrôlées.

Cette saga rappelle que les produits sont porteurs de savoirs et que leurs passeurs, officiels et clandestins, peuvent être multiples : botanistes, apothicaires, chimistes, « naturalistes », teinturiers, artistes, républicains des lettres et négociants, dans une chaîne de circulation à l'échelle mondiale. Accompagner sur le temps long la ressource et ses usages permet d'en observer son soudain engouement et d'en saisir son brutal déclassement sous les effets d'innovations techniques ou de découvertes scientifiques. À la convoitise d'hier pour cet étonnant insecte répond l'indifférence du temps présent. Sans ce parcours au fil des siècles, n'est-il pas difficile d'imaginer que l'acide carminique produit par cet insecte, devenu aujourd'hui essentiellement un colorant alimentaire et cosmétique réduit à une banale codification commerciale (E 120) ne faisant guère rêver, ait pu susciter de surprenantes aventures, à l'instar de celle entreprise, « sous peine de la vie », par Thiéry de Menonville ? Dans un contexte de décloisonnement disciplinaire des sciences humaines, retracer le fabuleux destin de ce petit insecte mexicain contribue, dans une certaine mesure, à la complexe odyssée des savoirs. ■

BIBLIOGRAPHIE

D. Trichaud-Buti et G. Buti, **Rouge cochenille. Histoire d'un insecte qui colore le monde. XVI^e-XXI^e siècle**, CNRS, 2021.

P. Y. Beaurepaire, **Les Lumières et le Monde. Voyager, explorer, collectionner**, Belin, 2019.

D. Pestre (dir.), **Histoire des sciences et des savoirs**, tome 1, De la Renaissance aux Lumières, Seuil, 2015.

D. Cardon, **Le Monde des Teintures naturelles**, 2^e éd. augmentée, Belin, 2014.